

The time is out of joint

La crise financière actuelle est le symptôme des changements disruptifs qui touchent les fondements du capitalisme et qui mèneront à quelques décennies de volatilité et de crises. Loin d'être passagère, elle témoigne d'un temps qui est « out of joint », d'un temps « détraqué », sorti de ses gonds, selon l'expression de Shakespeare.

ROLAND LEGRAND

Let us go in together,
And still your fingers on your lips, I pray.
The time is out of joint — O cursed spite,
That ever I was born to set it right!
Nay, come, let's go together.
Hamlet, acte 1, scène 5, 186 – 190

La base de mon analyse est un texte du professeur Immanuel Wallerstein : « The Depression : A Long-Term View¹ ». Immanuel Wallerstein s'est spécialisé dans les évolutions historiques à long terme, comme les fameux cycles Kondratieff² d'une durée de quarante à soixante années et les cycles hégémoniques d'une durée encore beaucoup plus longue. En ce qui concerne les cycles hégémoniques, Wallerstein constate que les États-Unis sont parvenus à la domination mondiale en 1945. Mais cette domination est entrée dans une phase de déclin avec l'émergence d'un monde multipolaire, d'autres États et régions réclamant une partie de l'influence et du pouvoir. Parallèlement, les cycles Kondratieff nous montrent une tendance à la baisse des profits émanant d'activités productives. Les entreprises essaient d'échapper à cette tendance en délocalisant des activités du centre du système mondial vers la périphérie. Mais finalement, elles s'engagent dans la spéculation financière pour continuer à engranger des rendements élevés — une explication possible de la folie qui semble s'être emparée des banquiers.

1 On peut le retrouver sur <<http://binghamton.edu/fbc/243en.htm>>.

2 En 1926, l'économiste russe Nikolai Kondratieff publie *Les vagues longues de la conjoncture*, un ouvrage dans lequel il décrit la domination de l'économie par des cycles économiques de l'ordre de quarante à soixante ans aussi appelés cycles de longue durée. Ces cycles sont marqués par une phase ascendante et une phase descendante.

Dans l'histoire, la spéculation est loin d'être une nouveauté. D'habitude, après une récession ou même une dépression, le système se remet, par exemple en monopolisant durant un certain temps des bénéfices venant de l'innovation. La nouveauté fondamentale, c'est que des problèmes qui se posent au niveau des structures du système empêchent un tel redressement et mènent à une mutation historique profonde.

Plus concrètement, « [...] pendant une période de cinq cents ans les trois coûts de base de la production capitaliste — le personnel, les biens nécessaires à la production, la taxation — ont grimpé systématiquement comme le pourcentage du prix de vente potentiel, ce qui fait qu'aujourd'hui il est devenu impossible d'obtenir de gros profits d'une production quasi monopoliste qui toujours a été la base d'une accumulation capitaliste significative ».

Que va-t-il alors se produire ? Le système est confronté, selon Wallerstein, à une bifurcation. Après une période de turbulences chaotiques, qui peut durer de vingt à cinquante ans, le nouveau système qui émergera ne sera plus le capitalisme qu'on connaît aujourd'hui. Ce nouveau système peut être pire (plus de polarisation, plus de hiérarchie) ou meilleur (relativement démocratique et relativement égalitaire). Les choix politiques que nous ferons en décideront et seront donc de la plus haute importance. Tous ces éléments peuvent être retrouvés dans le texte de Wallerstein. J'essayerai ici d'en donner une interprétation personnelle, inspirée par les évolutions des technologies et des pratiques de la Toile.

LA TOILE, ISSUE ÉVENTUELLEMENT POSITIVE DE LA CRISE DU CAPITALISME

Les problèmes économiques actuels auxquels nous sommes confrontés ont beau être effrayants et déprimants, je garde un certain espoir en regardant tout ce qui se passe en matière de web 2.0 (à savoir d'internet dont le contenu est produit par les citoyens mêmes, la collaboration mondiale spontanée, etc.). Les exemples sont de mieux en mieux connus : pensons au mouvement « open source », où des communautés mondiales produisent des logiciels qui sont disponibles gratuitement et qui sont souvent supérieurs aux produits commerciaux, qui produisent des encyclopédies comme Wikipédia, qui se partagent des photos ou des vidéos en utilisant des droits d'auteur flexibles comme Creative Commons.

C'est ainsi qu'émerge, également en Europe, une nouvelle génération qui n'a plus forcément comme ambition d'aller travailler pour l'État ou pour des grandes sociétés multinationales. Ce sont des entrepreneurs qui travaillent sur la base de la collaboration internationale (avec d'autres jeunes qui partagent les mêmes valeurs et intérêts dans d'autres pays), qui valorisent la collaboration plus que la compétition aveugle et paranoïaque. Dans ce type de travail et d'entreprise, la vie est nettement moins hiérarchique, et si hiérarchie il y a, c'est sur la base d'une méritocratie et de la réciprocité.

Là tout est facilité par le fait que, technologiquement, on dispose de toujours plus de moyens pour un moindre coût. Le coût de lancement d'un projet et d'un éventuel échec est nettement moins élevé aujourd'hui que, par exemple, pendant l'éclatement de la bulle internet en 2000-2002.

Évidemment, l'informatique et les communications ne sont qu'un élément des changements disruptifs. D'autres éléments mentionnés par un auteur comme Geert Noels (*chief economist* de Petercam) sont la démographie et l'urbanisation, le transfert du pouvoir économique et politique vers l'Asie, les questions concernant l'énergie et l'environnement (le dérèglement climatique, par exemple) et le nouveau capitalisme (voir son livre *Econoshocks* et son blog <<http://www.econoshock.be>>).

Concernant ce nouveau capitalisme, un blog fort intéressant est celui du professeur Tony O'Driscoll (Duke University), *Learning Matters!*, où il signale une étude réalisée par IBM qui prévoit l'émergence future d'une économie composée d'un milliard d'entreprises d'une personne. Des personnes qui agiront comme agents libres, mais collaborant sur des projets variables, selon leur expertise, passions et intérêts. Une possibilité qu'on peut soit condamner vu le danger de « faux indépendants surexploités », soit encourager comme une émancipation dans l'optique d'une nouvelle économie qui est à la fois moins hiérarchique et plus collaborative.

Où cette nouvelle économie peut-elle nous mener? Je nous invite à méditer encore une fois le succès de certaines entreprises internet, mais aussi les bouleversements qu'elles ont provoqués. L'analyste Jeff Jarvis a écrit un livre à ce sujet, *What Would Google Do* (et évidemment un blog, audiobook, etc.). Il essaie de bien analyser tout ce qui est en train de changer rapidement dans l'économie par l'intervention d'entreprises comme Google, Facebook, Craigslist, Wikipedia, Amazon et Digg.

Dans des secteurs comme les médias, les librairies, la distribution, les effets de la Toile sont déjà clairement visibles. Un autre exemple est offert par les services financiers, un secteur où peut-être de nouveaux acteurs vont se manifester, qui ne viendront pas nécessairement du monde traditionnel des services financiers. Peut-être verra-t-on de petites sociétés, inventées par des jeunes doués en internet et en informatique, qui offriront des services financiers par des méthodes de production et de distribution qui sont très différentes des méthodes dominantes. Le livre de Jarvis nous invite en effet à réfléchir à l'évolution de secteurs où la pensée internet est moins visible pour l'instant, comme la distribution automobile, et à s'imaginer « ce qu'un Google pourrait faire et révolutionner » dans ces secteurs, pour voir à la fois les opportunités et les problèmes liés aux changements à attendre.

APPRENDRE À COLLABORER

Nous vivons dans un temps disloqué. La crise actuelle peut être analysée comme un effet des mutations profondes (fin de l'hégémonie absolue des États-Unis, évolution des problèmes capitalistiques, des innovations disruptives en matière de Toile, de la technologie en général, l'évolution démographique, l'évolution de l'environnement et des matières premières et finalement l'émergence d'un nouveau capitalisme).

On doit s'attendre à quelques décennies d'instabilité. À chaque fois, il y aura des gagnants — ceux qui sauront s'adapter à temps — et des perdants — ceux qui resteront prisonniers des vieux modèles de fonctionnement. Si on ne sait pas résoudre les problèmes de cohabitation entre peuples et cultures, ou ceux qui concernent l'écologie et les matières premières, nous serons sans doute tous victimes des évolutions à attendre et à craindre. Les États auront la lourde responsabilité de dépasser les intérêts des États-nations et d'aider les citoyens à se former, s'entraîner et s'informer, et à aider ceux qui ne parviendront pas à surmonter ces changements.

Quand on voit aujourd'hui les problèmes des États-nations à collaborer pour gérer les conséquences de la crise bancaire et de la récession, on ne peut qu'espérer qu'ils apprendront à temps à collaborer au niveau des grandes régions de ce monde et aussi au plan mondial. Espérons donc que « collaborer » ne soit pas uniquement une valeur pour les (très) jeunes entrepreneurs actifs sur l'internet, mais aussi pour les politiques, jeunes et moins jeunes. Il faut espérer que l'administration de Barack Obama (qui s'est entouré de gens qui connaissent très bien la pensée de la Toile) pourra nous montrer le chemin. ■

7 février 2009